

JEAN **TULARD**

TEXTO

Le Monde selon Napoléon

*Maximes, pensées, réflexions,
confidences et prophéties*



LE MONDE
SELON NAPOLEÓN

JEAN TULARD
de l'Institut

LE MONDE
SELON NAPOLEÓN

*Maximes, pensées, réflexions,
confidences et prophéties*

TEXTO

Texto est une collection des éditions Tallandier

Cet ouvrage est publié sous la direction de Denis Maraval.

© Éditions Tallandier, 2015
et 2019 pour la présente édition
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com
ISBN : 979-10-210-4129-5

« Après tout, ils auront beau retrancher, supprimer, mutiler, il leur sera bien difficile de me faire disparaître tout à fait. Un historien français sera pourtant bien obligé d'aborder l'Empire, et, s'il a du cœur, il faudra bien qu'il me restitue quelque chose, qu'il me fasse ma part et la tâche sera aisée, car les faits parlent, ils brillent comme le soleil. »

Mémorial de Sainte-Hélène, 1^{er} mai 1816.

AVANT-PROPOS

Napoléon parle, écrit, dicte. Qu'il harangue ses troupes ou se confie à un proche, rares sont ses paroles ayant échappé à la postérité. Entourage, témoins occasionnels, adversaires, chacun, conscient du privilège dont il jouit, note ce que lui dit le général de l'armée d'Italie ou le premier consul ou encore l'empereur. On sait tout (ou presque) de Napoléon, on sait tout aussi (ou presque) de ce qu'il pensait. Les sources sont abondantes.

Tout commence par l'écrit.

Dans sa jeunesse, l'officier Bonaparte semble moins fasciné par l'éclat des armes que par le prestige de la plume. Il fuit l'ennui que distille la vie de garnison en s'évadant de ses contraintes par la lecture. Il préfère la méditation à l'action. Il est vrai que l'époque n'offre plus d'occasions de s'illustrer sur un champ de bataille depuis la fin de la guerre d'Amérique en 1783. Seul l'Orient en perpétuelle évolution propose encore aux mercenaires des moyens de se battre et de s'enrichir.

En cette fin du xviii^e siècle, les grands hommes ont pour nom Voltaire et Rousseau. Bonaparte les lit, surtout Rousseau, avec passion. Pourquoi cette préférence pour Rousseau dans les notes qu'il rédige le soir, loin de la caserne ? Sa passion pour Rousseau est alimentée par la nostalgie de la Corse, son île natale qu'il a quittée en 1778 et qu'il retrouvera à cinq reprises entre 1786 et 1793. Rousseau a prédit, en effet, dans le *Contrat social*, que la

Corse étonnerait le monde... Autre philosophe qui séduit Bonaparte, l'abbé Raynal, qui lui aussi a flétri l'oppression des Corses par Gênes et par les Français.

Les premiers sujets abordés par Bonaparte dans ses écrits sont donc la Corse et Rousseau, sujets sur lesquels il évoluera par la suite. Il est alors un jeune homme profondément influencé par les Lumières.

Il multiplie les lectures et prend des notes, malgré son étonnante mémoire. Ces notes révèlent les autres centres d'intérêt du lecteur : l'Orient vu par Marigny dans son *Histoire des Arabes sous le gouvernement des califes*, parue en 1750, ou par le baron de Tott dans ses *Mémoires sur les Turcs et les Tartares*, de 1784, l'histoire de l'Angleterre, les campagnes de Frédéric II, ou encore la crise financière de la monarchie vue à travers les Mémoires apocryphes de l'abbé Terray.

Une œuvre s'élabore : des nouvelles comme *Le Comte d'Essex*, *Le Masque prophète* (que reprendra plus tard Borges dans son *Histoire de l'infamie et de l'éternité*), un roman d'amour, *Clisson et Eugénie* (qui ne sera publié intégralement qu'en 1955 dans le *Nouveau Femina* et en édition définitive chez Fayard en 2008), le tout restant inédit à l'époque mais conservé par Napoléon jusqu'à la chute de l'Empire avant d'être donné au cardinal Fesch. Paoli décourage le projet du jeune homme d'écrire une histoire de la Corse. Seule la *Lettre à Matteo Buttafuoco*, du 21 janvier 1791, connaît les honneurs de la publication grâce au soutien du club patriotique d'Ajaccio. Suivra en 1793 *Le Souper de Beaucaire* où Bonaparte prend le parti des Montagnards contre la révolte fédéraliste. En revanche, l'académie de Lyon n'a pas pris en considération son discours sur le bonheur.

Jugements et aphorismes sont déjà nombreux dans ces écrits de jeunesse et leur authenticité n'est pas contestable.

Bonaparte cesse d'écrire à partir de la campagne d'Italie. Exception faite des lettres à Joséphine, il dicte ses écrits à des secrétaires ou à des officiers de son état-major. C'est l'époque des proclamations et des bulletins.

Brève, nerveuse, souvent imagée, d'une forme immuable, la proclamation est riche en formules propres au génie de Napoléon. Le bulletin fournit le récit des opérations militaires. Il est dicté ou corrigé par son auteur. Manœuvres et actions d'éclat y sont mentionnées. Anecdotes et considérations morales, brisant le cours du récit pour soutenir l'attention, sont dues le plus souvent à l'empereur. Ces bulletins ont « l'éloquence de la victoire », dira plus tard Chateaubriand. Ils étaient lus dans les lycées, à la Comédie-Française et au prône dans les églises.

Napoléon dicte aussi des articles. Le voilà journaliste. Il commence dès la première campagne d'Italie en fondant des feuilles comme le *Courrier de l'armée d'Italie* ou *La France vue de l'armée d'Italie*. Ses formules font mouche. Ainsi, parlant de lui-même, il écrit : « Bonaparte vole comme l'éclair et frappe comme la foudre. » L'impression est considérable.

Passé au Caire, il crée le *Courrier d'Égypte*, non moins riche en jugements divers et prophéties : « Puisse la fin du XVIII^e siècle, si brillant par les exploits militaires d'une grande nation, l'être encore davantage par le triomphe constant de la raison sur les préjugés. » Comment ne pas reconnaître la griffe du général en chef ? Suit la *Décade égyptienne* : « Nous ne vivons plus dans le temps où les conquérants ne savaient que détruire là où ils portaient leurs armes. Aujourd'hui, au contraire, le Français respecte non seulement les lois, les usages, les habitudes mais même les préjugés des peuples dont il occupe le territoire. »

Devenu premier consul, Bonaparte utilise le *Moniteur* pour y glisser des articles riches en mots aisément identi-

fiables malgré l'anonymat du rédacteur. Exemple : « C'est un usage très ancien que de dire des injures à ses ennemis. Nous ne pouvons nier qu'en ce genre les Anglais n'eussent sur nous l'avantage. »

Le *Moniteur* lui sert encore sous l'Empire pour faire connaître son opinion et influencer les lecteurs du journal.

Très remarquées, ses interventions au Conseil d'État, en grande partie perdues lors de l'incendie de 1871, nous sont connues par les procès-verbaux sauvegardés et certains témoins comme Pelet de la Lozère, Roederer ou Thibaudeau.

La correspondance de Napoléon, énorme (vingt-huit volumes dans l'édition entreprise sous le Second Empire, suivis d'une vingtaine de volumes de suppléments), est d'une exceptionnelle richesse en aphorismes, réflexions et jugements. Tous les sujets y sont abordés, tous les acteurs évoqués. André Palluel a pu en tirer en 1969 un dictionnaire couvrant toute l'histoire du Consulat et de l'Empire.

Les Mémoires des contemporains sont riches en opinions formulées devant eux par Napoléon. Mais cette source n'est guère fiable. Ce sont souvent des « teinturiers » qui ont écrit ces Mémoires, ainsi ceux de Constant, le valet de chambre, ou ceux de la duchesse d'Abrantès. Les propos de Napoléon y sont inventés. En revanche, Caulaincourt, qui partagea le traîneau de Napoléon lors de la retraite de Russie, a recueilli des confidences d'une grande importance, même s'il en arrange la forme lorsqu'il passe plus tard à la rédaction de ses souvenirs.

Mais c'est à Sainte-Hélène que Napoléon se livre vraiment et dresse une sorte de bilan de sa vie. Les dés ont été jetés et ont rendu leur verdict. L'épopée se fige. Napoléon, nouveau Prométhée sur son rocher, parle de lui au passé. Curieusement, il n'avait pas eu de chroniqueur attiré. Victime d'une oisiveté forcée dans une île perdue

de l'Atlantique, il comprend que le temps des Mémoires est venu. Il les dicte à ses compagnons d'exil, Las Cases, Bertrand, Gourgaud et Montholon, quatre comme les évangélistes. Ce seront les *Mémoires pour servir à l'histoire de France sous Napoléon*. Mais là n'est pas l'essentiel. C'est en réalité dans les longues soirées de Longwood que l'empereur déchu s'explique, raconte et juge. Il excelle dans le raccourci ou dans la prophétie. Ses compagnons l'écoutent avec avidité, l'interrogent, le provoquent parfois, mais rarement, pour qu'il se livre davantage. « Que de conversations j'ai perdues par manque de développement lors de ma première rédaction ! » soupire Las Cases. Car tous prennent des notes, mais Las Cases est le seul à penser à en faire un livre. Ce sera le *Mémorial de Sainte-Hélène* publié en 1823, deux ans après la mort de Napoléon. L'ouvrage fait sensation non seulement par la description des souffrances et des humiliations endurées par l'empereur lors de sa captivité, mais par le récit qu'il donnait de ses victoires, par ses jugements souvent féroces sur ceux qui l'avaient servi ou combattu, par les vues prophétiques qu'il émettait sur l'avenir de l'Europe. Tout est-il bien de Napoléon ? Las Cases n'a-t-il pas transformé son mémorial en œuvre de propagande, prêtant à l'empereur déchu des idées libérales, une sympathie pour les mouvements nationaux, qui tombaient à merveille en 1823 mais que peut-être celui-ci n'avait jamais partagées. À cet égard, Bertrand et Gourgaud sont plus sûrs. Mais qu'importe. La légende napoléonienne est toute dans ce livre qui sépare les bons des méchants (Talleyrand, Fouché et même Murat), exalte la gloire et fait pleurer sur le malheur, où le son du canon répond au bruit des bâtisseurs embellissant Paris. Une vaste épopée se dessine qui réveille chez les sujets de Charles X et de Louis-Philippe la nostalgie de ces temps héroïques. Les paroles de Napoléon n'en prennent que plus de relief.

Pour qui veut établir une anthologie des pensées de Napoléon, le champ est immense : lettres, délibérations, ordres, confidences, articles, écrits de jeunesse... Encore faut-il distinguer le bon grain de l'ivraie, l'authentique du fabriqué. On a beaucoup prêté à Napoléon. À quel moment aurait-il dit : « Quand la Chine s'éveillera, le monde tremblera » ? À Sainte-Hélène ? Et à qui ? Un voyageur anglais de retour du Céleste Empire ? Où a-t-il consigné : « Un bon croquis vaut mieux qu'un long discours » ? Apostille ? Apostrophe ? Il n'a probablement pas dit, devant les morts du champ de bataille d'Eylau : « Une nuit de Paris réparera tout cela. »

En revanche, que de formules brillantes, que de jugements de bon sens, que de vues pénétrantes !

Sainte-Beuve, dans ses *Causeries du lundi*, n'hésite pas à comparer Napoléon à Pascal : « En général, la volonté se marque dans le style de Napoléon. Pascal, dans les immortelles pensées qu'on a trouvées chez lui à l'état de notes, et qu'il écrivait dans cette forme pour lui seul, rappelle souvent, par la brusquerie même, par cet accent despotique, le caractère des dictées et des lettres de Napoléon. Leur parole, à tous deux, est gravée à la pointe du compas, et certes l'imagination non plus n'y fait pas défaut. Du vivant de Napoléon, l'action couvrait tout. On ne se doutait pas qu'il y aurait là, plus tard, matière à admirer la parole même. Aujourd'hui que l'action est plus éloignée et que la parole reste, celle-ci se montre avec ses qualités propres et en même temps le souvenir de l'action y projette un reflet et comme un rayon. Napoléon, quand il écrit (ou dicte), est la simplicité même. C'est un plaisir de voir celui qui a été le sujet de tant de phrases en faire si peu. »

C'est à César que le compare Frédéric Masson : « *L'imperatoria brevitatis*, le martèlement des phrases claires,

LE MONDE SELON NAPOLÉON

incisives et puissantes. » « Il entraîne et subjugue », conclut Ferdinand Brunot.

S'imposait un nouveau recueil formé de pensées authentiques et non inventées, comme en forgea Balzac dans un prétendu choix signé Gaudy jeune, un bonnetier qui voulait la Légion d'honneur.

Voici le monde selon Napoléon.

AVERTISSEMENT

On a donné pour chaque réflexion de Napoléon la source qui l'a fait connaître. Elle garantit l'authenticité du propos sinon sa formulation exacte. Bien des pensées célèbres ont été écartées, faute de connaître leur provenance : ont-elles été inventées ? Leur origine a-t-elle été négligée, oubliée ou perdue ? Dans le doute on s'est abstenu. En juxtaposant chronologiquement certaines affirmations, on peut suivre l'évolution de Napoléon ou mettre en lumière ses contradictions. Quand cela a été nécessaire, on a précisé le contexte de la phrase attribuée au consul ou à l'empereur.

A

ABOUKIR

Lors de la campagne d'Égypte, il y eut deux batailles d'Aboukir : la destruction de la flotte française par Nelson le 1^{er} août 1798 et l'écrasement d'un débarquement turc par Bonaparte le 25 juillet 1799. Cette victoire effacera dans la propagande bonapartiste la défaite précédente.

« Le nom d'Aboukir était funeste à tout Français ; la journée du 7 thermidor [25 juillet] l'a rendu glorieux. La victoire que l'armée vient de remporter accélère son retour en Europe¹. »

ADMINISTRATION

Napoléon est considéré comme le père de l'administration. À la vénalité des charges sous l'Ancien Régime et au principe de l'élection cher à la Révolution, il substitue la nomination.

« En administration, mon principe est qu'il n'y a aucun égoïsme à donner tant qu'il reste beaucoup à faire². »

« C'est une victoire gagnée par l'administration que la découverte d'un comptable infidèle³. »

« L'administration est une affaire d'exécution⁴. »

« J'élève des administrateurs pour l'avenir. Ils se forment dans l'atelier des règlements et des lois [le Conseil d'État]. Ils s'y pénètrent de nos principes et de nos maximes d'ordre public. Toujours environnés de bons conseils et de bons juges, tantôt sous les yeux du gouvernement, tantôt dans des missions importantes, ils arrivent successivement aux fonctions publiques avec la maturité de l'expérience et la garantie que peuvent me donner personnellement un caractère et des connaissances déjà éprouvées⁵. »

ACTRICES

« En fait d'actrices, je n'ai jamais eu que Mlle Georges, et encore m'en suis-je repenti quand j'ai su qu'elle parlait.

Gourgaud : Je croyais avec tout Paris que Votre Majesté avait eu Mlle Saint-Aubin, Mlle Gavaudan ; on ajoutait même Mlle Bourgoïn et Mlle Volnais.

Napoléon : Jamais. Ce seront sûrement elles qui auront fait courir ce bruit pour se faire valoir. À Erfurt, Alexandre me consulta sur Mlle Bourgoïn ; je lui cédai bien volontiers mes droits de maître, mais je l'en dissuadai, car, le lendemain, vingt lettres partiraient pour Paris donnant des détails ; il est impossible d'empêcher ces femmes-là de parler. À Dresde j'ai fait venir Mlle Mars, durant le déjeuner, afin de faire constater qu'il n'y avait rien entre elle et moi. Elle refusait alors Berthier, croyant que je voulais d'elle. Certes, de toutes les actrices, elle m'eût plus davantage⁶. »

ADOPTION

Ce fut un problème très discuté au Conseil d'État et un sujet sensible pour Napoléon quand il comprit que Joséphine ne pourrait lui donner un héritier.

« L'adoption n'est qu'un supplément aux effets du mariage, une fiction qui doit s'en rapprocher le plus possible. On ne doit donc pas la permettre au célibataire... L'effet le plus heureux de l'adoption sera de donner des enfants à celui qui en est privé, de donner un père à des enfants devenus orphelins, de lier enfin à l'enfance la vieillesse et l'âge viril. La transmission du nom est le lien le plus naturel, en même temps qu'il est le plus fort pour former cette alliance⁷. »

ADULTÈRE

Lorsque la discussion vient au Conseil d'État, le premier consul pense-t-il à la liaison de Joséphine avec Charles ?

« L'adultère qui, dans un code civil, est un mot immense, n'est dans le fait qu'une galanterie, une affaire de bal masqué.

L'adultère n'est pas un phénomène. C'est une affaire de canapé : il est très commun⁸. »

ADVERSITÉ

« Je n'ai jamais été séduit par la prospérité ; l'adversité me trouverait au-dessus de ses atteintes⁹. »

AGRICULTURE

Napoléon s'est beaucoup préoccupé de l'agriculture : extension des prairies artificielles, betterave sucrière, pastel...

« L'agriculture ; l'âme, la base première de l'Empire¹⁰. »

AIGLE

Symbole de l'Empire avec l'abeille. L'influence est romaine.

« L'aigle restera toujours [dans la bataille] là où il y aura le plus de bataillons réunis. Les porte-aigles font partie de l'état-major du régiment¹¹. »

ALARME

« L'alarme abat les esprits et paralyse le courage¹². »

ALEXANDRE LE GRAND

Ce grand conquérant n'a cessé de fasciner Napoléon. Dès sa jeunesse il le découvre dans Plutarque et ne cesse d'y faire référence.

« Ce que j'aime dans Alexandre le Grand ce ne sont pas ses campagnes que nous ne pouvons concevoir, mais ses moyens politiques. Il laisse à trente-trois ans un immense empire bien établi, que ses généraux se partagent. Il avait eu l'art de se faire aimer des peuples vaincus. Il eut raison de faire tuer Parménion qui, comme un sot, trouvait mauvais qu'il eût quitté les mœurs grecques. C'est d'une grande politique de sa part d'avoir été à Ammon ; il conquiert ainsi l'Égypte. Si j'étais resté en Orient, j'aurais probablement fondé un empire comme Alexandre en me rendant en pèlerinage à La Mecque, où j'aurais fait des prières et des génuflexions. Mais je n'aurais voulu en faire que si cela en eût valu la peine¹³. »

ALEXANDRE I^{er}

Empereur de Russie après l'assassinat de Paul I^{er}, Alexandre a entretenu des rapports ambigus avec Napoléon. Après ses défaites d'Austerlitz et de Friedland, il semble éprouver pour son vainqueur une certaine admiration qui se traduit par le traité de Tilsit. Mais le tsar se rend compte que Napoléon n'entend pas lui abandonner Constantinople. Conseillé par Talleyrand, il prend ses distances à Erfurt, prépare l'attaque du duché de Varsovie en 1811, y renonce et doit faire face à l'invasion de 1812. Vainqueur, il restera modéré dans sa victoire.

« Le premier consul disait dernièrement que l'empereur de Russie était fort zélé pour le bonheur de son empire... [Mais] il ne devrait pas habiter Pétersbourg ; c'est un ramas d'étrangers ; c'est à Moscou qu'est la nation¹⁴. »

« Je viens de voir l'empereur Alexandre ; j'ai été fort content de lui ; c'est un fort beau, bon et jeune empereur ; il a de l'esprit plus que l'on ne pense communément¹⁵. »

« Je suis content d'Alexandre ; il doit l'être de moi : s'il était femme, je crois que j'en ferais mon amoureuse¹⁶. »

« Ce prince a de l'esprit, de bonnes intentions. Il est plus capable que tous ses ministres. S'il se méfiait moins de ses moyens, il vaudrait mieux que tous ses généraux. Pour être très capable, il ne lui manque que de la décision, mais il n'est pas maître chez lui, il est continuellement gêné par mille petites considérations de famille et même d'individus. [...]

« L'empereur fit la réflexion que l'empereur Alexandre, avec ses formes doucereuses et l'apparence de la modération, avait plus fait dans l'intérêt de la Russie que l'ambi-

tieuse Catherine, que les Russes prônaient tant, et que la Finlande était d'une bien autre importance pour un empire dont la capitale est à Pétersbourg que la Crimée sans habitants et toutes les conquêtes de Catherine sur les Turcs¹⁷. »

« L'empereur de Russie a de l'esprit, de la grâce, de l'instruction, est facilement séduisant, mais on doit s'en défier : il est sans franchise, c'est un vrai Grec du Bas-Empire. Toutefois n'est-il pas sans idéologie réelle ou jouée ; ce ne serait, du reste, après tout, que des teintes de son éducation et de son précepteur [le républicain vaudois Laharpe]. Croira-t-on jamais, disait l'empereur, ce que j'ai eu à débattre avec lui : il me soutenait que l'hérédité était un abus dans la souveraineté, et j'ai dû passer plus d'une heure et user toute mon éloquence et ma logique à lui prouver que cette hérédité était le repos et le bonheur des peuples. Peut-être aussi me mystifiait-il, car il est fin, faux, adroit. Il peut aller loin. Si je meurs ici, ce sera mon véritable héritier en Europe. Moi seul pouvais l'arrêter avec son déluge de Tartares¹⁸. »

ALLEMAGNE

Napoléon a réuni les États formant alors l'Allemagne sous son autorité dans la Confédération de Rhin, après en avoir simplifié la carte par le recès de 1803. Il peut donc se présenter en unificateur : il dut néanmoins faire face à une réaction nationale qui provoqua l'effondrement de la Confédération du Rhin en 1813. Napoléon avait une estime toute particulière pour la nation allemande.

« J'ai pu lui imposer bien des millions, disait-il, c'était nécessaire ; mais je me serais bien donné de garde de l'insulter par du mépris. Je l'estimais. Que les Allemands

me haïssent, cela est assez simple : on me força dix ans de me battre sur leurs cadavres. Ils n'ont pu connaître mes vraies dispositions, me tenir compte de mes arrière-pensées ; et elles étaient grandes pour eux¹⁹. »

« L'agglomération des Allemands demandait plus de lenteur ; aussi n'avais-je fait que simplifier leur monstrueuse complication ; non qu'ils ne fussent préparés pour la centralisation ; ils l'étaient trop au contraire, ils eussent pu réagir aveuglement sur nous avant de nous comprendre. Comment est-il arrivé qu'aucun prince allemand n'ait jugé les dispositions de sa nation, ou n'ait pas su en profiter ? Assurément, si le ciel m'eût fait naître prince allemand, au travers des nombreuses crises de nos jours, j'eusse gouverné infailliblement les trente millions d'Allemands réunis ; et pour ce que je crois connaître d'eux, je pense encore que, si une fois ils m'eussent élu et proclamé, ils ne m'auraient jamais abandonné. [...] Quoi qu'il en soit, cette agglomération arrivera tôt ou tard par la force des choses : l'impulsion est donnée, et je ne pense pas qu'après ma chute et la disparition de mon système, il y ait en Europe d'autre grand équilibre possible que l'agglomération et la confédération des grands peuples²⁰. »

ALPES

L'une des grandes réalisations de Napoléon fut la percée des Alpes par les routes du Mont-Cenis et du Simplon.

« Les Alpes et les Apennins, ces deux grandes barrières posées par la nature, que le génie de la guerre avait seul franchies jusqu'à ce jour, s'ouvrent aux efforts de l'art et unissent l'Italie et la France, le Piémont et Gênes par les liens du commerce, comme ils seront unis désormais par

les intérêts politiques. Sur les pentes et les sommets du Simplon et du Mont-Cenis roulent facilement d'énormes voitures ; prodiges des arts de la paix presque aussi étonnants que ces exploits de la guerre dont ces montagnes ont été le théâtre. [...] Les rochers qui bordent la Méditerranée, cessant d'être le théâtre de la guerre et aplanis par d'immenses travaux, leur offriront désormais un passage plus facile et plus sûr vers des contrées lointaines²¹. »

ALTERNATIVE

« Dans ce monde, il n'y a que deux alternatives : commander ou obéir²². »

AMBASSADEURS

« La première qualité qu'exige le caractère de représentant d'une nation, c'est de ne pas voir comme dans le pays où l'on est, mais comme on voit dans le pays que l'on représente²³. »

ÂME (IMMORTALITÉ DE L')

Napoléon croyait-il en l'immortalité de l'âme ?

« Le soir de la journée du 22, à sept heures... Un des derniers boulets de l'ennemi ouvrit le bas-ventre du grand-maréchal [Duroc]... Dès que les postes furent placés, l'empereur alla [le] voir... “Duroc, dit l'empereur, il est une autre vie ! C'est là que vous irez m'attendre et que nous nous retrouverons un jour”²⁴. »

« Vous ne vous trompez pas, mes amis, je vais mieux aujourd'hui, mais je n'en sens pas moins que ma fin

approche. Quand je serai mort, chacun de vous aura la douce consolation de retourner en Europe. Vous reverrez, les uns vos parents, les autres vos amis, et moi je retrouverai mes braves aux Champs-Élysées. Oui, continua [l'empereur] en haussant la voix, Kléber, Desaix, Bessières, Duroc, Ney, Murat, Masséna, Berthier, tous viendront à ma rencontre ; ils me parleront de ce que nous avons fait ensemble. Je leur conterai les derniers événements de ma vie. En me voyant, ils redeviendront tous fous d'enthousiasme et de gloire. Nous causerons de nos guerres avec les Scipion, les Annibal, les César, les Frédéric. Il y aura plaisir à cela ! À moins, ajouta-t-il en riant, qu'on n'ait peur là-bas de voir tant de guerriers ensemble²⁵. »

AMÉRIQUE DU NORD

Les États-Unis devenus indépendants de l'Angleterre n'étaient encore qu'une puissance de huit millions d'habitants, mais Napoléon leur prédit un brillant avenir à plusieurs reprises après avoir recherché leur alliance.

« Et voyez comme aux États-Unis, sans force apparente, sans efforts aucuns, tout y prospère ; combien on y est heureux et tranquille : c'est qu'en réalité c'est la volonté, ce sont les intérêts publics qui y gouvernent. Mettez le même gouvernement en guerre avec la volonté, les intérêts de tous, et vous verrez aussitôt quel tapage, combien de tiraillements, de troubles, de confusions et surtout quel accroissement de crimes²⁶. »

AMÉRIQUE LATINE

L'intervention française au Portugal puis en Espagne a eu pour conséquence le soulèvement des colonies de l'Amérique

latine : le Mexique dès septembre 1810, le Venezuela, le Chili, l'Argentine...

L'empereur voyait dans la séparation des colonies espagnoles de leur métropole un grand événement qui changerait la politique du monde, qui renforcerait celle de l'Amérique et menacerait avant dix ans la puissance anglaise...

« C'est une nouvelle ère, disait-il. Elle amènera l'indépendance de toutes les autres colonies... Toutes les colonies imiteront les États-Unis. On se fatigue d'attendre des ordres de deux mille lieues, d'obéir à un gouvernement qui paraît étranger, parce qu'il est loin et parce qu'il vous soumet nécessairement à des intérêts locaux qu'il ne peut vous sacrifier. Dès que les colonies se sentent assez fortes pour résister, elles veulent secouer le joug de ceux qui les ont créées. La patrie est au lieu que l'on habite ; on oublie bientôt que soi ou son père est né sous un autre ciel. L'ambition achève ce que l'intérêt a commencé ; on veut être quelque chose chez soi et le joug est bientôt secoué²⁷. »

AMOUR

Bonaparte jeune a écrit vers 1790 un dialogue sur l'amour où il disserte avec son camarade des Mazis. Ce sceptique va écrire les lettres les plus enflammées que l'on connaisse dans la littérature amoureuse. Ses lettres à Joséphine sont aussi célèbres que celles d'Abelard à Héloïse. Par la suite, il revient à un aimable scepticisme, en dépit de ses nombreuses maîtresses.

« Je ne vous demande pas la définition de l'amour. Je fus jadis amoureux et il m'en est resté assez de souvenir pour que je n'aie pas besoin de ces définitions métaphysiques qui ne font jamais qu'embrouiller les choses : je

vous dis plus que de nier son existence. Je le crois nuisible à la société, au bonheur individuel des hommes, enfin je crois que l'amour fait plus de mal et que ce serait un bienfait d'une divinité protectrice que de nous en défaire et d'en délivrer le monde²⁸. »

« Douce et incomparable Joséphine, quel effet bizarre faites-vous sur mon cœur²⁹ ! »

« Je n'ai pas passé un jour sans t'aimer ; je n'ai pas passé une nuit sans te serrer entre mes bras ; je n'ai pas pris une tasse de thé sans maudire la gloire et l'ambition qui me tiennent éloigné de l'âme de ma vie. Au milieu des affaires, à la tête des troupes, en parcourant les camps, mon adorable Joséphine est seule dans mon cœur, occupe mon esprit, absorbe ma pensée³⁰. »

« Par quel art as-tu su captiver toutes mes facultés, concentrer en toi mon existence ? C'est une magie, ma douce amie, qui ne finira qu'avec moi... Adieu, adieu, je me couche sans toi, je dormirai sans toi, je t'en prie, laisse-moi dormir. Voilà plusieurs jours où je te serre dans mes bras, songe heureux, mais, mais, ce n'est pas toi³¹. »

« Mon âme est brûlée. Je commence à me convaincre que, pour être sage et se bien porter, il ne faut pas sentir et ne pas se livrer au bonheur de connaître l'adorable Joséphine. Tes lettres sont froides : pardi je suis le mari, un autre doit être l'amant... Aime-moi, reçois les mille baisers de l'imagination et tous les sentiments de l'amour³². »

« Je t'écris deux mots. Je me porte bien. Je suis en mouvement pour mettre mon armée en quartier d'hiver. Il pleut, dégèle comme au mois d'avril. Nous n'avons pas

encore eu une journée froide. Adieu, mon amie. Tout à toi³³. »

« Je pense souvent à vous, je voudrais deviner ce qui peut vous être agréable et me mériter votre cœur. Permettez-moi, Madame, d'espérer que vous m'aidez à le gagner, mais à le gagner tout entier. Cette espérance m'est nécessaire et me rend heureux³⁴. »

« L'amour est l'occupation de l'homme oisif, la distraction du guerrier, l'écueil du souverain³⁵. »

ANARCHIE

« L'anarchie ramène toujours au gouvernement absolu³⁶. »

ANGLAIS

« Le Français habite sous un beau ciel, boit un vin ardent et capiteux et se nourrit d'aliments qui excitent l'activité de ses sens. L'Anglais, au contraire, vit sur un sol humide, sous un soleil presque froid, boit de la bière ou du porto et consomme beaucoup de laitages. Le sang des deux peuples n'est pas composé de mêmes éléments. Leur caractère ne saurait être non plus le même. L'un est vain, léger, audacieux, amoureux, par-dessus tout, de l'égalité ; on l'a vu, à toutes les époques de l'histoire, faire la guerre aux supériorités de rang et de fortune ; l'autre a de l'orgueil plutôt que de la vanité, il est naturellement grave et ne s'attaque pas à des distinctions frivoles, mais aux abus sérieux ; il est plus jaloux de conserver ses droits que d'usurper ceux des autres. L'Anglais est à la fois fier et humble, indépendant et soumis. Comment